

BULLETIN CRITIQUE
ET
CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Publications polonaises (1960-1962).

Pour commencer notre petite chronique, signalons deux volumes tout récemment parus dans la série nouvelle des *Monumenta Poloniae Historica*. Tout d'abord la nouvelle édition de la vie de St. Adalbert écrite vers 999 par Jean Canaparius (antérieurement éditée par G. Pertz dans les *MGH*, IV et par A. Batowski dans les *MPH*, I) : *S. Adalberti Pragensis Episcopi et Martyris vita prior*, edidit praefatione notisque instruxit Hedvigis KARWASIŃSKA, Varsovie 1962. (*MPH* nova series IV, 1). L'édition, fondée sur une large base manuscrite, repose en principe sur la rédaction dite impériale et embrasse en annexe deux autres rédactions en forme intégrale. La préface (résumée en latin) contient l'histoire du texte ainsi que l'analyse historique, stylistique et linguistique de l'œuvre.

Dans la même série : *Annales Poloniae Maioris*, recensuit et annotavit Brigitta KÜRBIŠ adiuvantibus G. LABUDA, J. LUCIŃSKI, R. WALCZAK, Varsovie 1963 [*MPH*, nova series, VI], édition des sources les plus anciennes concernant la Grande Pologne dont voici la liste complète : *Annales Capituli Gneznensis* (a. 1192-1247), *Annales Capituli Poznaniensis* (a. 965-1309), *Notae Gneznenses* (a. 1314-1347 et 1333-1395), *Calendarium et Memorabilia Wladislaviensia* (a. 1323-1366, 1268, 1296), *Fragmentum Annalium Lubinensium* (1143-1275), *Notae Poznanienses* (a. 1274-1278, 1257, 1265), *Annales Poznanienses priores* (a. 929-1341), *Annales Poznanienses posteriores* (a. 1241-1501, 1464). La préface est résumée en latin.

Pour rester dans le domaine des sources historiques, voici trois autres recueils de notes et de documents : *Zbiór dokumentów małopolskich*, ed. S. KURAS, t. 1/1257-1420/, Varsovie 1962. Recueil des diplômes de la région de la Pologne Mineure, premier volume d'une série conçue en supplément du *Codex Poloniae Minoris*. *Rachunki królewskie z lat 1471-1472 i 1476-1478*, ed. S. GAWĘDA, Z. PERZA-

NOWSKI, A. STRZELECKA, Wrocław-Cracovie, 1960. Recueil des factures de la cour royale de Cracovie au XV^e s.

Księga Ławnicza miasta Nowej Warszawy, t. I /1416-1485/, ed. A. WOLFF, Wrocław 1960. Actes judiciaires de la ville de Nouvelle Varsovie au XV^e s.

Les belles lettres sont représentées par deux éditions des poèmes latins du XV^e siècle faites par les collaboratrices du Lexique du latin médiéval en Pologne : ADAMI PORCARI, *Epitaphium Zavisii Nigri et Hedvigis Wladislai Jagellonis filiae*, ed. Christina WEYSSENHOFF, Varsovie 1961, pp. 42. Édition critique de deux poèmes d'ADAM ŚWINKA, un des poètes les moins connus du XV^e s. Préface et commentaire en latin.

Bitwa grunwaldzka w poezji polsko-łacińskiej XV w., ed. Cz. OCHAŁOWNIA, Małopolskie Studia Historyczne IV 1961, pp. 81-106). Édition critique de quatre poèmes anonymes glorifiant la victoire remportée sur les chevaliers teutoniques à Grunwald en 1410.

C'est aussi du bureau du Lexique du latin médiéval que sont sortis au cours des deux dernières années quelques articles relatifs à la lexicologie médiévale : M. PLEZIA, directeur du bureau en a exposé la genèse et le développement (*Dzieje Słownika Łaciny Średniowiecznej w Polsce, Meander XVII* 1962, pp. 148-162) en le plaçant sur le fond des entreprises européennes dans ce domaine (*Słowniki łaciny średniowiecznej dawniej i dziś* (Lexiques du latin médiéval ; historique et état actuel), *Meander XVII* 1962, pp. 472-485). Du même auteur, signalons encore l'étude sur le chroniqueur Kadlubek (Maître Vincent) dont il est en train de préparer l'édition critique (*Kronika Kadłubka na tle renesansu XII w.*, Cracovie 1962, pp. 22). L'influence de la langue nationale sur le latin médiéval en Pologne fait l'objet de l'article de M^{lle} WEYSSENHOFF (*O wpływie substratu języka polskiego na łacinę używaną w Polsce średniowiecznej, Pamiętnik Literacki* LI 1961, 3, pp. 91-107).

M^{me} TARNOWSKA s'occupe pour sa part du vocabulaire des scolastiques polonais au XV^e s., du point de vue de leur contribution au développement de la terminologie philosophique au Moyen Age (*Słownictwo polskich scholastyków w świetle prac leksykologicznych, Studia Źródłoznawcze*, VI 1961, pp. 103-120). Enfin l'essai de D. TURKOWSKA fait la revue des réminiscences de l'épitomateur de Trogue Pompée dans l'œuvre de Jean Długosz (Ioannes Longini) datant du XV^e s. (*Ślady Justyna w Historii Polski Długosza, Pamiętnik Literacki*, LII 1961, 3, pp. 159-179).

LITT (Thomas), *Les corps célestes dans l'univers de saint Thomas d'Aquin*. Coll. « Philosophes médiévaux », t. VII, Louvain 1963, 408 p. (165 × 250 mm).

Bien qu'il ne s'agisse ni d'une étude linguistique, ni d'une édition de texte, le volume mérite une mention dans l'A.L.M.A. Car, désormais, il devra être consulté pour toute étude sérieuse sur le vocabulaire de l'astronomie médiévale et des thèses philosophiques annexes. Que contient-il donc ? — Essentiellement deux parties : l'une, la plus considérable, consacrée à l'aspect métaphysique, l'autre à la théorie astronomique, des corps célestes. Dans la première on trouve les textes concernant l'existence, l'incorruptibilité, l'hylémorphisme, l'individuation, le mouvement et, surtout, la causalité des corps célestes, non sans quelques chapitres sur l'eschatologie, le ciel empyrée, les quatre éléments et autres sujets. La seconde partie recense les phénomènes astronomiques énoncés par saint Thomas et les sources de ces doctrines. Une étude aussi copieuse sur un sujet aussi précis mériterait déjà attention mais, comme le Père Litt a choisi très heureusement de citer intégralement tous les textes recueillis, son livre constitue un *corpus* thomiste de la question. *Corpus* assez complet, d'environ sept cents textes, mais non pas *corpus* exhaustif : si l'auteur a étudié soigneusement chaque lieu où l'on peut s'attendre à voir saint Thomas traiter de ces sujets, il n'a pas lu toute l'œuvre du Docteur Angélique au point d'en « ratisser » les moindres allusions fugitives, mais il nous met en possession du principal.

Des tables soigneusement établies rendent aisées l'usage du volume (*Indices* des textes de saint Thomas et d'Aristote ; *index* des personnes ; *index* des matières). Pourtant on regrette de ne disposer que d'un timide *Lexique des termes rares...* qui laisse en total appétit le lexicologue ; maintes réflexions fines, parsemées au cours des gloses sur les citations, ne peuvent être retrouvées par ces tables. Le but et la méthode de l'étude, il est vrai, ne sont pas linguistiques, mais historiques (p. 22). Fruit d'un travail considérable et consciencieux, l'ouvrage a ses réussites et ses limites. La description de cet univers physique d'un clerc médiéval très informé est réussie. L'interprétation de la pensée même, tant théologique que métaphysique, de saint Thomas prête à quelques réserves. On les trouvera esquissées en la recension du Père B. Montagnes, dans *Revue des Sciences philosophiques et théologiques* XLVII (1963), p. 703-704, ou encore dans les divers compte-rendus qui seront relevés au tome XII¹ (1963) du *Bulletin Thomiste*. L'historien aussi n'est pas pleinement à l'aise dans cet examen d'orthodoxie que le Père Litt fait subir à un penseur du

XIII^e siècle au nom des données crues vraies en notre XX^e siècle. On eût préféré une présentation des connaissances et des ressources scientifiques et critiques de cette époque pour apprécier l'attitude du commentateur d'Aristote. On eût aimé voir mieux situer les préoccupations majeures du Docteur Commun, essentiellement théologiques et souvent métaphysiques ; elles éclaireraient sa réserve (plus que « son désintéret ») en face des théories et de ce que l'on considèrerait alors comme « physiquement » certain. Citons au moins cette phrase du II *Contra Gentiles*, 4, med. : « Unde non est ad imperfectionem doctrine fidei imputandum si multas rerum proprietates pretermittat, ut celi figuram et motus qualitatem. » Il eût fallu nuancer les appréciations des textes selon le genre littéraire auquel appartient chaque citation ; on ne peut mettre en strict parallèle avec un écrit aussi longuement mûri et poli que la *Somme de théologie* un *commentaire*, qui vise, avant tout, à rendre claire la pensée, parfois obscure, de l'auteur paraphrasé, ou une *question disputée* écrite à la hâte de par les exigences de ce genre littéraire, comme il ressort des études codicologiques et paléographiques du Père A. Dondaine (*Secrétaires de saint Thomas*, Rome 1956, 2 vol.), si toutefois l'on se garde de généraliser à toutes les œuvres de saint Thomas les observations faites sur le manuscrit *Vat. lat.* 781. Une information plus complète eût permis certaines mises au point : tels les travaux de M. L. Minio-Paluello sur les traductions d'Aristote qui apportent des précisions indispensables concernant textes et dates. Quoiqu'il puisse en être de ces réserves, le résultat d'ensemble demeure considérable et solide : le patient trappiste a dégagé de la carrière aquinate une masse énorme de matériaux pour les meilleurs usages. Aux linguistes d'en profiter.

A côté de vocables ou d'acceptions rares (*anastros*, *apparere*, *aspectus*, *aux*, *caput*, *cauda*, *cerasius*, *continuare*, *dirigere*, *domus*, *elicia*, *exorbitare*, *liquabilia*, *nativitas*, *nodi*, *nux*, *statio*, *stupor*, *trinus...*), d'autres mots, plus familiers des historiens de la philosophie, tels *uniuocus*, *equiuocus* (qui n'équivaut pas à *non uniuocus*), *instrumentum*, *causa*, *finis*, etc, s'y éclairent de bons et nombreux exemples. Des expressions comme *fortis in suo esse*, *materia ad ubi*, *oculata a fide* méritent attention. L'œuvre que le Père Litt présente avec une modestie affable recevra son salaire dans l'excellent emploi qu'en feront les connaisseurs pendant de longues décades. Elle continue ainsi la grande tradition des auteurs, copistes et enlumineurs de l'ordre de Cîteaux.

M. HUBERT.

C. VOGEL, en collaboration avec R. ELZE, *Le Pontifical romano-germanique du dixième siècle. Le texte, I-II (Studi e Testi, 226-227)*. Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1963, 2 vol. in-8°, LVII-369 et 445 p.

Ce qu'on appelle aujourd'hui le P. R. G. (les savants allemands parlent d'un *Mainzer* ou d'un *Ottonisches Pontifikale*) était déjà connu des liturgistes puisque Melchior Hittorp en avait publié en 1568 de substantiels extraits dans son *De divinis catholicae ecclesiae officiis*. Mais c'est feu Mgr Michel Andrieu qui, vers les années 1922-1924 dans sa thèse *Immixtio et consecratio*, puis dans le premier vol. de ses *Ordines romani* (1931) a dévoilé l'identité de ce recueil et sa signification historique. Avec une rare sagacité, le regretté professeur à l'université de Strasbourg faisait ainsi surgir un chapitre entièrement nouveau de l'histoire de la liturgie.

Le P. R. G. est ce « directoire épiscopal » que les prélats de la cour d'Otton le Grand, et, tout d'abord son fils Guillaume, archevêque de Mayence et archichancelier de l'Empire, avaient amené à Rome, lorsque le roi vint restaurer l'Empire en 962 et relever l'Église romaine, si déchue sous le pontificat de Jean XII. Ce recueil avait été constitué à Mayence, à l'abbaye Saint-Alban au milieu du X^e siècle, entre 950 et 1000 disait jadis M. Andrieu ; entre 950 et 963-964 vient préciser son disciple et éditeur le professeur C. Vogel.

Le pape Léon VIII s'empressa d'adopter ce livre et les papes germaniques qui suivirent Grégoire V n'en voulurent point d'autre. Mais si le fond de ce Pontifical est l'héritage romain des églises carolingiennes et ottoniennes, il s'est enrichi en cours de route de pas mal d'additions, notamment d'un lot de bénédictions militaires et judiciaires (*benedictio vexilli bellici, ensis noviter succincti ; iudicium ferri ferventis ; De iudicio aquae ferventis*, etc.) dont la provenance germanique n'est pas contestable.

« Lorsque, après Grégoire VII et Innocent III, Rome sera redevenue, pour la chrétienté latine, le centre régulateur de la liturgie, elle propagera victorieusement les rubriques, les formules rituelles contenues dans le livre venu d'outre-monts. Le pontifical romain du XIII^e siècle ... n'est qu'un deuxième remaniement du pontifical romano-germanique ».

Mgr M. Andrieu s'était toujours promis d'éditer ce livre dont il avait montré l'importance capitale. Mais il achevait la série des *Ordines romani* lorsque la mort vint le surprendre le 2 octobre 1956. Il laissait un paquet de notes, quelques collations effectuées sur divers témoins du P. R. G. ; il laissait surtout deux disciples et amis qu'il

chargea de reprendre le travail. Le premier, M. le chanoine C. Vogel, est non seulement son successeur à la Faculté de théologie catholique de Strasbourg, mais l'héritier de sa pensée.

A la suite de Mgr Andrieu, les éditeurs ont retenu douze mss sur la quarantaine de codices connus ; ils les ont classés en quatre groupes. Pour l'ordonnance du livre, ils ont suivi le *Casinnensis* 45r et le *Valliscell.* D. 5, dont M. Andrieu avait déjà souligné le caractère archaïque. D'excellentes tables placées en tête de l'édition permettent d'ailleurs de contrôler l'ordonnance des onze autres codices et de les comparer à l'édition d'Hittorp, qui, elle, a utilisé un manuscrit irréductible aux quatre groupes en présence.

Les collaborateurs du nouveau Du Cange feront certainement une moisson abondante dans le Pontifical de Saint-Alban, surtout lorsqu'ils disposeront des tables et index prévus pour le troisième volume. Il faut dès à présent les mettre en garde contre l'aspect hybride de cette compilation. Ils trouveront dans le P. R. G. bon nombre de textes déjà connus et publiés ailleurs. C'est le cas, par ex., de ces sortes de « directoires liturgiques » auxquels on a donné le nom d'*ordines*. Mgr Andrieu s'en était d'ailleurs fait l'éditeur dans les cinq volumes de ses *Ordines romani*. On retrouvera ici les *ordines* XXXVII B, XXXVIII, XLI-XLII (combinés), XXXV B, XL B, XLV, XLVII, XLVIII, V, VII (partiellement), X, XXII (part.), III (part.), XII, et XXXVI. On y retrouvera surtout l'*Ordo* L, qui vient d'être publié dans le vol. V des *Ordines romani*.

L'*Ordo* L devait être réimprimé ici, nous avertissent les éditeurs, car il n'a jamais eu d'existence autonome et a toujours figuré dans la compilation mayençaise comme partie primitive et constante. Mais il est, lui aussi, une compilation. Mgr A, en a jadis relevé les sources : une quarantaine de passages sont repris au *Liber de divinis officiis* du Pseudo-Alcuin — lequel était déjà un amalgame — ; d'autres proviennent de l'*Expositio de celebratione missae* de Remi d'Auxerre, d'autres du *De synodalibus causis* de Reginon de Prüm ou de pièces de moindre importance. Les philologues n'invoqueront donc jamais l'autorité du Pontifical sans avoir déterminé, au préalable, la couche dans laquelle ils auront fait leurs trouvailles.

C'est dans le troisième volume, annoncé, qu'ils trouveront les renseignements indispensables sur la formation du P. G. R. De ce travail on peut déjà se faire une idée en lisant un article récent de C. VOGEL, *Précisions sur la date et l'ordonnance primitive du Pontifical romano-germanique*, paru dans les *Ephemerides liturgicae*, LXXIV, 145-162, Rome, 1960. On trouvera ici certaines analyses (celle, en

particulier, de l'*Ordo ad regem benedicendum*, propre à notre Pontifical) qui montrent avec quelle minutie, minutie d'ailleurs nécessaire, aura été poussée l'étude des sources du P. R. G. C'est donc en toute tranquillité que l'on peut attendre le troisième volume de ce remarquable travail.

N. HUYGHEBAERT, O. S. B.

Grammaire et langue. Le *Handbuch* d'Iwan Müller — pour lui garder son appellation traditionnelle, bien qu'il soit aujourd'hui placé sous la direction de M. Hermann Bengtson — s'est immédiatement imposé parmi les ouvrages de base des séminaires de philologie classique. Si après trois quarts de siècle, cette place ne lui est pas contestée, il le doit sans doute à l'ampleur de son programme, qui embrasse toutes les disciplines touchant à l'antiquité classique ; à la valeur de ses collaborateurs et aussi au souci de la direction de refléter le dernier état de la science par des mises à jour, voire par des refontes complètes des différentes parties de cette vaste encyclopédie.

C'est ainsi que la Grammaire latine publiée en 1885 par Friedrich Stolz et depuis remaniée à plusieurs reprises, paraît aujourd'hui sous une forme rajeunie : en partie du moins, car pour ce qui est de la *Lateinische Laut- und Formenlehre*, dont la refonte demandera encore un certain temps, l'éditeur s'est contenté de réimprimer tel quel, mais en un volume à part, le texte de 1928, dû à Manu Leumann ; ce tome a maintenant reçu ses propres *Sachverzeichnis* et *Wortverzeichnis*. Quant au second tome, *Lateinische Syntax und Stylistik* von J. B. Hofmann, il a été refondu par les soins de M. Anton Szantyr (München, C. H. Beck, 1963) ; nous avons sous les yeux son premier fascicule (VI-395 pp.), traitant de la syntaxe des noms et de celle du verbe ¹.

On ne s'attend certes pas à ce que nous en fassions l'analyse ni même un examen critique, en vue de signaler quelque omission ou quelque erreur de détail : elles ne font pas compte en regard de l'énorme masse de documentation qui livre au chercheur, sur les sujets les plus divers, et l'état de la question et l'essentiel de la bibliographie.

Mais comment n'éprouverions-nous pas la curiosité de voir la part qui a été faite au latin médiéval dans la quantité de travaux dont la synthèse nous est ici offerte ? Elle est assez restreinte, disons-le tout

1. Le fasc. II (Syntaxe des propositions et stylistique, XI + pp. 397-842) nous est parvenu au moment où ces lignes étaient rédigées. Comme il porte la date de 1964, et qu'on ne songera sans doute pas à en chercher la recension dans un périodique daté de 1963, nous avons cru préférable d'en rendre compte dans un fascicule ultérieur.

de suite : non que le *Handbuch* ait manifesté une sorte d'exclusive à son égard ! Les trois volumes parus du Manitius attestent que la place n'a pas été mesurée à une littérature qui, strictement, n'est plus du domaine de l'*Altertumswissenschaft* ! En ce qui concerne le t. I (Phonétique et morphologie), l'accent a été mis sur la préhistoire de la langue. Il est à présumer, si l'on en juge d'après les pages que nous avons sous les yeux de la *Lateinische Syntax und Stylistik*, que l'édition refondue accordera une attention non moins grande à l'évolution postérieure vers les langues romanes ; la vocation de la grammaire historique n'est pas seulement de remonter le cours du temps ! Il est à craindre toutefois qu'elle ne se détourne du latin médiéval, en tant qu'il apparaît comme le produit d'un effort conscient de renouvellement et qu'il ne se situe plus dans la ligne d'une évolution naturelle.

Tout ce qui, au moyen âge, reste conforme à la tradition classique n'est pourtant pas *ipso facto*, dénué d'intérêt ! En matière de création de mots, notamment, nos écrivains manifestaient certaines préférences : songeons aux neutres en *-torium*, aux féminins en *-toria* (cf. t. I, p. 213, § 172 G et t. II, p. 155, § 90 B) ; pourquoi *agitatorium* (*Vita Pardulfi*), *obumbratorium* (Raoul de Saint-Trond), *obambulatorium* (Folcuin de Lobbes), *bibitoria* (Gautier Map), *siccatoria* (Guibert de Nogent) seraient-ils des créations moins valables et moins dignes d'intérêt que l'*unctorium* de Pline ou le *gustatorium* de Pétrone ? Ceci sans parler de *dormitorium*, de *refectorium*, de *scriptorium* que l'institution monastique a contribué à répandre largement.

On souhaite donc, sans trop l'espérer, que la refonte projetée fasse au latin médiéval une place moins mesurée. Les études dans ce domaine sont, malheureusement, encore trop sporadiques et les rédacteurs de ces précieux manuels ne peuvent qu'enregistrer l'état présent de la recherche ! Avec quelle conscience, on s'en rendra compte en constatant (p. 346, *Nachträge u. Berichtigungen*, ad p. 131) qu'une remarque de M. P. Lehmann, sur les graphies destinées à rendre le $\varphi\theta$ grec, qu'on aurait pu croire perdue dans un ouvrage consacré à la littérature pseudo-antique du moyen âge, n'avait pas échappé à leur vigilance.

Comme nous l'avons dit en passant, la situation est aujourd'hui beaucoup plus favorable en ce qui concerne le latin vulgaire et, en général, le latin de basse époque. En attendant que la bibliographie — on la trouvera dans le dernier fascicule du tome en cours de publication — nous permette de mesurer exactement la place croissante qui leur est accordée parmi les travaux récents, il suffit de feuilleter la *Lat. Syntax u. Stylistik* refondue par M. A. Szantyr pour y relever, à chacune ou peu s'en faut, des 400 pages actuellement parues, des

références aux travaux de Mgr Schrijnen, de M^{lle} Chr. Mohrmann, de Löffstedt, de MM. Svennung, Norberg et autres, renvoyant tantôt à des auteurs chrétiens, à Saint Grégoire le Grand, à la *Peregrinatio Aetheriae*, à Grégoire de Tours, aux *Vitae Patrum*, aux *Compositiones Lucenses* et à bien d'autres. Le latin médiéval n'est certes pas oublié ; ainsi lisons-nous (p. 72, § 57, où il est traité du génitif d'évaluation) : « *parvi pendo* (mittellateinisch meist *parvipendere* geschrieben, danach » auch *vilipendere*) » la remarque n'est pas sans intérêt ! mais comme on souhaiterait la voir appuyée par quelque référence ! Cf. encore, à propos du pluriel de *quisque* (p. 199, § 108, a) : « daneben = *omnes* ...wie auch im mittelalterlichen Latein » sans autre précision ! Que ces insuffisances, que ces lacunes — que l'on ne peut certes pas imputer aux auteurs — nous incitent du moins à diriger nos recherches vers un domaine où il reste tant à découvrir !

La collection des *Studia Latina Upsaliensia*, nouvelle section des *Acta Universitatis Upsaliensis* est inaugurée par une étude sur la langue des lois lombardes due à un élève de M. Svennung, M. Bengt Löffstedt : *Studien über die Sprache der Langobardische Gesetze, Beiträge zur frühmittelalterlichen Latinität*, Stockholm, Almqvist & Wiksell, (1961). Parmi ces textes l'*Edictum* (plutôt que *Edictus*, cf. p. 232, n. 2) *Rothari*, le plus ancien (643) est aussi le plus important, et nous avons la bonne fortune d'en posséder onze manuscrits, parmi lesquels le *Sangallensis*, de l'avis des paléographes les plus autorisés, ne serait que de deux générations postérieur à la promulgation de l'édit. Un *Vercellensis* du milieu du VIII^e s., qui contient aussi les Lois de Liutprand, et un *Eporédianus* du IX^e s. (ca. 830 selon Bluhme, l'éditeur du texte dans les *M.G.H., Leges*, IV, 176 sqq.) s'ajoutent à ce témoin d'une qualité exceptionnelle pour asseoir l'étude de M. B. L. sur une base solide. Elle concerne avant tout l'orthographe et la phonétique (pp. 1-213) : toutes les particularités en sont analysées selon un plan systématique dont on appréciera d'autant plus la rigueur que, non classés, les faits sont dépourvus de signification et qu'on se ferait une idée tout-à-fait fautive de la langue d'un tel texte si on oubliait qu'en face de *egritudine*, on trouve *voluntariae* (adverbe) ; en face de *bovulco*, *bobes* ; en face de *volumptate*, *presumserit*...

A partir de là, l'auteur peut situer et examiner les différents cas dans le cadre de la grammaire comparée des langues romanes, et cela confère à son étude une portée qui déborde largement les lois lombardes ! Des théories nouvelles y sont discutées : celles de M. G. de Poerck (*Romanica Gandensia*, I, 1953, pp. 23 sqq.), par exemple, sur la diphthongaison des voyelles fermées du latin et la palatalisation de *u*, ou

celles de M. Robert L. Politzer (*Language*, 1951) touchant les principes selon lesquels il faut interpréter les particularités orthographiques des textes latins de basse époque. Comment donner seulement un aperçu de ces discussions ? Retenons seulement, au terme d'une étude où rien d'essentiel ne semble avoir été laissé dans l'ombre, cette conclusion très générale : l'unité orthographique du latin dans les différentes provinces et, par conséquent, la difficulté de localiser un texte antérieur au VII^e ou au VIII^e siècle d'après des critères orthographiques.

Relevons encore un important excursus sur *cohors-curtis* (pp. 77-82) et des considérations pénétrantes sur la *Volksetymologie* (pp. 185 sqq.), dénomination à laquelle M. L. voudrait substituer celle de *synchronische Etymologie* ; on constate du reste que l'étymologie dite populaire est souvent le fait de demi-savants ou de pédants ; c'est le cas, assurément, de celle que M. L. a relevée dans une charte salzbourgeoise, où *ignorare* est employé dans le sens de « mettre le feu » !!! (p. 185, note).

La suite de l'ouvrage (Morphologie et syntaxe, formation des mots, lexicologie) nous offrira maintes fois l'occasion de signaler à l'adresse des rédacteurs des dictionnaires en cours de publication tout ce dont ils pourront faire leur profit : forme stéréotypées (*erstarrung*) : *casus* pour *casu* (p. 214) ; *pater, mater, frater* au lieu des cas obliques que l'on attendait (p. 215), formes stéréotypées de pronoms (pp. 247 sqq.), désinences casuelles aberrantes (pp. 217-238) ; changements de genre affectant *arbor, grex, tenor, dies* (pp. 243-247) ; changements de voix : déponents hypercorrects vis-à-vis de *continet = continetur* et de *se iungere* pour *iungi* (pp. 270-276). Il faudrait encore citer une importante étude sur *super* et *inter* (et autres préverbes séparables, et dès lors, une fois que la tmèse s'est opérée, apparaissant comme des adverbes) : la distinction est parfois subtile, mais nous voyons ici comment le latin de basse époque contribue à éclairer certaines tournures parfaitement classiques. Par ailleurs, l'ellipse du complément qui demeure présent à l'esprit et qu'on juge par suite inutile d'énoncer, suffit-elle à donner à une préposition la valeur d'un adverbe ? Avec *sine* d'ailleurs, plus question de préfixe séparable et donc de tmèse (p. 289) !

Dans le chapitre suivant *Zur Wortbildung*, tout mérite de retenir l'attention de nos lecteurs : le § sur les préfixes *de-* et *dis-* traite des cas embarrassants où nous hésitons entre deux explications : confusion entre préfixes de sens voisin, ou action de ces facteurs phonétiques auxquels l'A. a consacré la majeure partie de son étude ? Le § traitant des diminutifs étudie *cassina* et *rescellula*. Les formations en *-arius* ; en

-*ela*, -*ella* et -*illa* ; en -*ivus* ; en -*orius* ; en -*ura* font l'objet d'autant de §§ : on s'y référera pour des mots tels que *pecorarius*, *orbitaria* (sc. [*injuria*] *orbitaria*, glosant *wegworin*, substantivisation elliptique d'un adjectif *orbitarius* que M. L. rapproche de l'ancien picard *ordière*, fr. *ornière*), *sanctivus*, *nominativae* (= *nominativum*), *pastoria*, *iunctorius*, *conductura*, *teclatura* (altération, selon M. Aebischer, de **titulatura*, car il s'agit des incisions faites dans un arbre comme marques de propriété). Mais en épinglant les termes curieux sur lesquels se portera naturellement l'attention des rédacteurs d'un dictionnaire, gardons-nous d'oublier que le sous-titre -*ura* n'annonce pas seulement l'étude de quelques vocables formés à l'aide de ce suffixe, mais celle des destinées du dit suffixe depuis le latin jusqu'aux langues romanes.

Énumérons enfin les termes que nous trouvons dans le chapitre plus spécialement consacré à la lexicographie : *capelare* = couper, tailler en pièces — dont nous serions tenté de rapprocher le fr. *capilotade* — ; *carracium* = échalas ; *castenea* ; *cicinus* pour *cycnus* ; *coxa* = cuisse ; *fragiare* = briser, endommager ; *semus* = mutilé, tronqué et ses dérivés *sematio*, *semare* ; *taliola* = trappe, piège ; *vetare* pour *negare* ; *ad maritum dare*, *ad maritum ambulare* ; *per omnia* = en tous cas, absolument ; des remarques sur l'emploi de la préposition *super* ; une étude de la terminologie de l'attaque à main armée ou du banditisme de grand chemin : *viam antestare*, *in via se antepone*, *de via o(b)stare*, *viam contradicere*, *via lacina*... En dépit de sa sécheresse, cette nomenclature n'aura pas été inutile si elle invite nos lecteurs non pas seulement à consulter, mais à lire un ouvrage qui se recommande à la fois par l'ampleur des problèmes abordés, par la richesse de son information et par la maîtrise avec laquelle l'auteur a su traiter une matière souvent ardue.

Lexicographie. La remarquable communication de M^{me} Anne-Marie Bautier sur *Les plus anciennes mentions de moulins hydrauliques industriels et de moulins à vent* (*Bulletin philologique et historique* [jusqu'à 1610], année 1960, vol. II, pp. 567-625, Paris, 1961) aurait mérité que nous nous y arrétions davantage. Mais, dans l'entretemps, la publication du dernier fascicule du *NOVUM GLOSSARIUM (Miles-Mozytia)* nous permet de retrouver ss. vv. *mola*, *molendinus*, *molinus* une bonne partie de ce qui, dans cette histoire des techniques, nous intéresse particulièrement, à savoir les mots qui servaient à désigner ces installations et leur outillage. Une bonne partie sans doute, mais non pas tous, et comme la cadence de publication des grands dictionnaires est forcément assez lente, il ne sera pas inutile de renvoyer au *Bulletin* sus-mentionné les chercheurs en quête de documentation sur les mots suivants :

	Pages		Pages
<i>annonarius</i>	568	<i>fullencium</i>	578, 581
<i>bantandus</i>	581, n.	<i>fullire</i>	585
<i>baptitorium</i>	574	<i>fullo</i>	581
<i>bastitorium</i>	573	<i>fullonarius</i>	571, 582-584
<i>batannum</i>	572	<i>fullonicius</i>	590, n.
<i>bat(i)atorium</i>	574, 575, 581, n.	<i>fullonium</i>	571, 581, n.
<i>batemis</i>	573	<i>fullum</i>	581
<i>batenderium</i>	573	<i>gauchatoria rusche</i>	596
<i>bateorium</i>	571, 572, 595	<i>gauchatorium</i>	593, n
<i>bat(h)edorius</i>	572	<i>gauchiare</i>	596
<i>batitorium</i> ¹	571, 574	<i>gauchorium</i>	593, n.
<i>bladerius</i>	579	<i>grudum</i>	663
<i>bladiarius</i>	568	<i>mallei</i>	570, n.
<i>braisarius</i>	602	<i>mallii</i>	570, n.
<i>brasium</i>	603	<i>massia batutoria</i>	570, n.
<i>bresarius</i>	602	<i>parare (ad paran-</i>	
<i>cabellarius</i>	603, n.	<i>dum)</i>	580
<i>camba</i>	601	<i>pararium</i>	578, n.
<i>draperius</i>	579	<i>parator</i>	571, 576, 577
<i>farinarius</i>	602, n.	<i>paratorius, -ium</i>	571, 576, 578
<i>folaricius</i>	590, n	<i>pilae</i>	570, 595
<i>folo</i>	578	<i>tanarius</i>	598, n., 600
<i>fulatorius</i>	584, 589, n.	<i>tannetacius</i>	597 n., 600
<i>fullanus</i>	574, 578	<i>tennarius,</i>	600
<i>fullatorium</i>	578, 581	<i>ualcarius</i>	593.

Retenons pour notre propos la remarque où M^{me} Bautier constate (p. 567) « la pauvreté de notre information sur les « caractères techniques des moulins médiévaux ». C'est ce qui rend de tels relevés particulièrement précieux et devrait nous inciter à les poursuivre dans d'autres textes. Cette carence de notre information est palliée, dans une certaine mesure : « A l'occasion de quelque précision de lieu, » nous apprenons qu'ils [sc. les moulins] se trouvent sur un fleuve » ou une rivière, près d'un étang ou d'un lieu de pêche..., bref nous » devinons — c'est nous qui soulignons — « sans peine qu'il s'agit » d'un moulin à eau ». On s'étonne dès lors que, sous la rubrique « moulin à eau », le *NOVUM GLOSSARIUM* cite tant d'exemples de *molendina* qui ne se révèlent tels que parce qu'ils sont encadrés d'un contexte suffisamment éclairant. C'est anticiper sur le travail des

1. Nous ne donnons ici que les variantes les plus notables des termes latins désignant le battoir ; M^{me} A.-M. Bautier en a donné un relevé plus complet p. 576.

historiens. Pour le lexicographe, *molendinum* est un moulin, et rien de plus ; il ne retiendra comme « moulins à eau » que ceux qui sont formellement désignés comme tels par une détermination appropriée (*molendinum aquaticum*, p. ex.).

A l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire, *Le MOYEN AGE* a publié un remarquable volume jubilaire dont les 910 pages ne réunissent pas moins de soixante-cinq contributions, parmi lesquelles nous retiendrons celles qui concernent nos études : M. C. A. Robson (Oxford), *L'Appendix Probi et la philologie latine* (pp. 37-54) jette des lumières nouvelles sur un texte que l'on a toujours considéré comme un témoin de l'état de la langue parlée à la fin du III^e ou au début du IV^e siècle, et ce bien qu'il n'ait été transcrit par les moines de Bobbio que vers l'an 700. Un examen plus attentif révèle que si « *L'Appendix* condamne assez souvent des formes vulgaires courantes » en Italie dans des versions scripturaires, ... c'est pour leur substituer » d'autres formes également tardives ou vulgaires qui se rattachent à » une latinité chrétienne africaine ou wisigothique... ». Les préoccupations de l'auteur sont loin d'être celles d'un grammairien, si l'on prend ce mot dans son acception antique ; ses curiosités sont tournées vers des mots très concrets, appartenant aux domaines de la construction, de la botanique, de la zoologie ou de l'anatomie. On constate au surplus que bon nombre des erreurs condamnées dans *L'Appendix* se retrouvent dans les gloses gréco-latines (tt. II et III du *Corpus glossariorum latinorum*) et surtout dans les *Hermeneumata*. Bref, ces remarques seraient dues à quelqu'un, un Scot vraisemblablement, « qui avait appris le latin du dehors, comme seconde langue, » en se servant de listes de mots groupés d'après le sens... Dégoûté » du latin corrompu de l'Italie, il en appellera à la tradition littéraire » réfugiée dans les écoles d'Espagne et de la Grande-Bretagne.... » C'est en feuilletant Martial et Virgile, en lisant la Vulgate dans des » textes afro-hispaniques qu'il aura corrigé l'orthographe déplorable » des glossaires... ».

La contribution de M. P. Aebischer, *Latin longobard diocia « ressort ecclésiastique »* (pp. 55-65) reprend l'étude d'un terme puisé dans une charte de 715, publiée pour la première fois par Muratori, au t. VI de ses *Antiquitates Italicae medii aevi*, et maintes fois rééditée depuis. De *diocia*, également orthographié *dioccea*, ce texte n'offre pas moins de 49 exemples, tantôt avec le sens de « diocèse », tantôt avec celui de « paroisse ». *Parrochia*, en revanche, s'y rencontre également avec le sens de « diocèse ». M. Aeb. retrace l'histoire des deux mots. Comme il n'existe de *διοικία* ni en grec ancien, ni en grec byzantin, *diocia*

serait une forme régionale et sans passé, qu'il n'a d'ailleurs rencontrée que dans quelques rares textes toscans.

De l'examen des textes hagiographiques d'origine lobbienne (*Vita metrica S. Ursuari*, Hymne abécédaire en l'honneur du même, toutes deux d'Heriger ; *Vita metrica Landelini*) naguère édités par K. Strecker au t. V des *Poetae latini mediæ ævi*, M. Hubert Silvestre (Lovanium) conclut (pp. 121-127) qu'*Heriger de Lobbes* († 1007) *avait lu Dracontius*. Mais le titre de son étude ne donne qu'une idée bien incomplète encore de ce qu'elle apporte à la connaissance de ces textes et de quelques autres : emploi des composés de *cuncti-*, notamment ; date de l'antienne *Reple tuorum corda fidelium*, que M. S. serait porté à faire remonter au X^e siècle, soit très peu après le *Veni Creator*.

L'étude d'*Une église privée de l'abbaye de la Trinité de Vendôme au XI^e siècle* (pp. 157-168) a fourni à M. van de Kieft (Amsterdam) l'occasion d'examiner de plus près (pp. 164 sqq.) le mot *jundragium*, doublet de *junioratus*, que l'on a maintes fois confondu avec *vindragium*, et qu'il faut rattacher à « joindre » = jeune individu, ou, plus exactement, vassal d'un *senior*.

Consacrée à *La notion de Chrétienté aux XI^e et XII^e siècles*, la contribution de M. Paul Rousset (Genève) (pp. 191-203) envisage « la » communauté des peuples chrétiens, ... idée-force... qui... a agi » comme un ferment d'unité et d'universalisme » et « qui a trouvé son » expression la plus forte dans la croisade ». Il ne faudrait pas oublier toutefois que *christianitas* a désigné aussi des chrétientés restreintes, diocèses, doyennés, voire même paroisses, acception pour laquelle nous renvoyons à une étude parue ici même (*A.L.M.A.*, t. XXIX, 1959, pp. 229-237).

Sous le titre *Vulgarismes et néologismes dans la latinité médiévale* (pp. 248-257), nous avons cherché les motifs qui amenaient les écrivains à recourir aux mots de la langue vulgaire, soit empruntés tels quels au vernaculaire, soit sommairement latinisés (*yMBERGA*), soit enfin dissimulés sous un calque linguistique (*IGNIS*). Il semble que ce soit en raison de la pauvreté d'un vocabulaire qui ne leur offrait que des termes d'une déplorable imprécision : *vas*, *machina*, *instrumentum*, *feramentum*... Insuffisance à laquelle ils ont bien essayé de remédier en recourant à des néologismes : *agitatorium*, *bibitoria*, *obumbraculum*, *jaculatoria*, *sustentaculum*... Il semble toutefois qu'ils n'aient eu en ce palliatif qu'une confiance relative, puisque, tout en ayant soin de prendre leurs distances à l'égard du vulgarisme par un *quod vocant...*, *quod vulgo dicitur...*, *vulgari locutione...* ou autre expression équivalente, ils se résignaient finalement à en faire usage.

Dans son article *Bas-latin* « *brocagium* », note sur une acception peu

courante de ce vocable (pp. 437-448), M. Jean de Sturler cite neuf textes où le sens de « courtage », relevé par la *Medieval Word-List* britannique et par le *Mediae Latinitatis Lexicon Minus* de Niermeyer ne peut convenir. *Brocagium* s'y insère dans une série d'opérations : *primagium, levagium, lodmanagium* (= droit de pilotage), *custuma, cariagium, portagium*.

Les privilèges brabançons accordés aux Anglais en 1296 et en 1305, d'autre part, font état d'*abrohours* ou *torsellorum seu fardellorum ligatores seu factores*, ce qui nous invite à traduire *brocagium* par « action de lier, de coudre ensemble, d'attacher en ballot dans une » unité d'emballage, la sarpillière (*sarplerium, sarpiliarius, sarplaria*).

Avait-on jamais considéré avec l'attention qu'elle mérite *La portée de l'étymologie isidorienne* ? C'est ce que vient de faire M. J. Engels (*Studi medievali*, 3^e série, III, 1, 1962) ; il a relu le chap. I, XXIX des *Étymologies*, où sont confrontés les deux termes *Etymologia* et *Origo*, qui ont donné à l'ouvrage son titre et en indiquent la préoccupation dominante, mais qui ne sont pas équivalents. A la lumière des textes diligemment rassemblés par M. E., on voit qu'*origo* désigne surtout « le motif pour lequel les vocables ont été imposés aux choses » : c'est donc un synonyme de *causa* qu'Isidore emploie d'ailleurs aux mêmes fins. Quant à *etymologia*, on doit le gloser par *veri-loquium*, « façon de parler vraie, conforme à la réalité des choses », ce qui se conçoit bien lorsqu'il s'agit d'étymologie *ex causa* (cf. *reges a regendo vocati*) ou *ex origine*, c.-à-d. d'après la provenance, mais ne va pas sans soulever quelques difficultés dans le cas des *Etymologiae ex contrariis* ou, quand il s'agit d'appellations qui n'ont d'autre motif que notre bon plaisir, *secundum placitum* ! Il faut entendre « réalité des choses » sous ses multiples aspects, pour y inclure p. ex. les *etymologiae ex vocibus*, c.-à-d. faisant appel à l'onomatopée.

Bref, il y a là une exégèse très pénétrante, solidement appuyée sur un passage des *Topiques* (35-37) de Cicéron et sur les *Commentaires* de Boèce de ces mêmes *Topiques* ; vu l'influence qu'Isidore n'a cessé d'exercer sur la pensée médiévale, est-il bien utile d'en souligner l'exceptionnel intérêt ?

Textes. *La Vie de S. Magne de Füssen par Otloh de Saint-Emmeran* n'avait pas encore fait l'objet d'une édition. Celle qu'avec son habitude acribie vient de nous procurer le R. P. Coens (*Analecta Bollandiana*, t. LXXXI, pp. 159-227)¹, outre son intérêt proprement hagio-

1. *Une vie panégyrique de Saint Magne de Füssen* a été publiée par les soins du P. COENS également, *ibid.*, t. LXXXI, pp. 321-332.

graphique, montre comment a procédé le remanieur ; remanieur, c'est peut-être beaucoup dire, car Otloh ne s'est pas hasardé à rétablir un récit cohérent et indemne d'anachronismes ; cela déjà l'eût entraîné fort loin. Il s'est contenté d'éliminer quelques détails qui lui paraissaient ou ridicules ou invraisemblables, « mais partout la phrase a » été allégée, le lexique épuré, la langue rendue moins raboteuse ; « la saveur de l'original s'en trouve parfois affadie ». C'est ainsi, p. ex., que là où son prototype donnait, pour désigner un pot à verser la bière, *vas quod tiprum vocant*, Otloh n'a gardé que le banal *vas* ; et que *cambutta* (c. 7, 24) et *pitativum* (c. 29, 2) sont respectivement remplacés par *baculus* et *quaterniones*.

Faisant suite au *De formis figurisque deorum* qui constituaient le ch. I du livre XV du *Reductorium morale* de Pierre Berquire, l'*Ovidius moralizatus* contenu dans les ch. II-XV vient à son tour d'être l'objet d'une transcription ronéotypée de l'édition de Paris de 1509. Nous avons dit dans une précédente chronique (*A.L.M.A.*, t. XXXII, p. 123) les services que l'on peut attendre de ce genre de publications et la gratitude dont nous sommes redevables à l'Institut voor Laet Latijn de l'Université d'Utrecht, qui a pris l'initiative de publier cette série de *Werkmateriaal*. Avouons toutefois notre perplexité en présence de certaines graphies évidemment fautives *incarnitionem*, *Iuone* (fo XXXVII^a), *qume* (XXXVII^b), mais dont nous ne savons s'il faut les mettre au compte de l'imprimeur de 1509 ou de la dactylographe qui a été chargée de la copie ! La chose, ici, ne tire pas à conséquence, mais on se demande si, malgré leur prix de revient supérieur, les procédés photo-mécaniques qui éliminent l'intervention de tout intermédiaire entre l'original et le lecteur, ne devraient pas être préférés chaque fois que les questions d'orthographe ont leur importance.

Le tome XXIV (1962) des *Mediaeval Studies* de Toronto, riche en études d'histoire littéraire et d'histoire de la philosophie, n'offre guère, en fait de textes latins, que ceux édités par le R. P. Nicholas M. Haring, S.A.C. : *The Liber de Differentia naturae et personae by Hugh Etherian and the letters addressed to him by Peter of Vienna and Hugh of Honau* (pp. 1-34) ; M. James R. Caldwell, d'autre part, étudie et édite des *Addenda aux Otia Imperialia* de Gervais de Tilbury (pp. 95-126), tandis qu'un extrait des *Quaestiones Londinenses*, commenté par M. James A. Brundage donne un aperçu des discussions auxquelles les maîtres de droit canon de l'Université d'Oxford — et notamment John of Tynemouth — se livraient touchant les privilèges des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Nous ne saurions mieux terminer cette chronique qu'en signalant à nos lecteurs la communication que M. Léopold Génicot a faite naguère devant la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique (*Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, 5^e série, t. XLIX, 1963, pp. 66-76). Elle est intitulée *Ordinateurs électroniques et études médiévales*, et envisage les diverses possibilités des ordinateurs, qu'il s'agisse de l'étude approfondie d'une œuvre, de l'examen d'une ou de quelques questions limitées dans plusieurs œuvres, ou de l'étude d'un très grand nombre de points dans un très grand nombre d'œuvres : ce dernier cas est celui que doivent considérer ceux qui ont pour tâche de rassembler et de classer les matériaux d'un dictionnaire. Les résultats obtenus à ce jour dans différents ordres de recherches historiques et philologiques (ils sont mentionnés pp. 69-70)¹ sont garants de ce que l'on peut attendre de ces techniques que l'on qualifiera à juste titre de révolutionnaires, car elles libèrent le travailleur intellectuel des relevés fastidieux et toujours sujets à lacunes et à erreurs, et lui permettent d'envisager des enquêtes dont l'ampleur et la complexité auraient découragé d'avance les volontés les plus résolues. Techniques qui postulent sans doute l'exécution d'un certain nombre d'opérations pour lesquelles il faut faire appel à du personnel spécialisé et qui exigent la mise en œuvre de machines dont l'utilisation semble à vrai dire assez onéreuse : elle est en rapport avec la rapidité de leur travail et leur capacité de production... M. Génicot n'a pas craint d'entrer dans le détail : il donne des chiffres et établit des prix de revient. Rétorquant d'avance les objections de ceux pour qui ces méthodes sont encore du domaine de l'anticipation, cette communication est un plaidoyer en faveur des sciences de l'homme : pourquoi ne bénéficieraient-elles pas du matériel et des crédits si largement octroyés dans les autres secteurs de la recherche ?

Puisse cet appel être entendu des Sociétés savantes et des hautes instances administratives dont dépend l'avenir de nos études.

Maurice HÉLIN.

1. Ajoutons-y ceux que M. Paul TOMBEUR, utilisant le matériel du Laboratoire d'Analyse statistique des Langues anciennes de l'Université de Liège, vient d'obtenir touchant la langue et le vocabulaire de Raoul de Saint-Trond.

Addendum

Nous avons également reçu :

John F. BENTON, *The Court of Champagne as a literary center*. (Extr. de *SPECULUM*, vol. XXXVI, n° 4, oct. 1961).

René BRAUN, *DEVS CHRISTIANORVM, Recherches sur le vocabulaire doctrinal de Tertullien*. Paris, Presses Universitaires de France, 1962 (*Publications de la Faculté des Lettres d'Alger*).

Gudrun LINDHOLM, *Studien zum mittelalterlichen Prosarythmus. Seine Entwicklung und sein Abklingen in der Briefliteratur Italiens*. Stockholm, Almqvist & Wiksell (1963). (*Studia latina Stockholmiensia*, X).

STUDIA ŹRÓDŁOZNAWCZE (Commentationes) VIII Warszawa-Poznan, Instytut Historii Polskiej Akademii Nauk, 1963.

J. SVENNUNG, *SCANDINAVIA und SCANDIA, Lateinisch-Nordische Namenstudien*. Uppsala, Almqvist & Wiksell, (1963). (*Skrifter utgivna av K. Humanistiska Vetenskapssamfundet i Uppsala*, 44 : 1).

VIVARIUM, A Journal for mediaeval philosophy and the intellectual life of the middle ages, Vol. I, n° 1, may 1963. Assen, van Gorcum.

Ulla WESTERBERGH, *Anastasius Bibliothecarius. Sermo Theodori Studitae de sancto Bartholomeo apostolo*. Stockholm, Almqvist & Wiksell, (1963). (*Studia latina Stockholmiensia*, IX).

Parmi ces publications, celles qui intéressent la **langue** et spécialement la **lexicographie** du latin médiéval feront l'objet d'une recension dans notre prochaine Chronique.

M. H.